

De : Hugues KIATIBIAN <hugues.kiatibian@wanadoo.fr>

Envoyé : mercredi 21 février 2024 12:37

Objet : Article Astrig Atamian, le monde 21 fev 2024 sur Manouchian

HISTOIRE

Missak Manouchian, poète et communiste atypique, entre au Panthéon
Le chef des résistants de l’Affiche rouge, souvent présenté comme un communiste orthodoxe, était avant tout un internationaliste soucieux d’inclure tous les camarades, staliniens ou non, dans la lutte contre le nazisme et le fascisme. Il sera inhumé au Panthéon le 21 février avec Mélinée, son épouse, d’origine arménienne et résistante comme lui.

Par Astrig Atamian

Publié aujourd’hui à 10h37

📷

Photo de police de Missak Manouchian, au Mémorial de la Shoah, à Paris, le 20 février 2024. MICHEL EULER / AP

Ouvrier communiste, poète arménien et martyr de la Résistance française : c’est souvent à travers ce triptyque que l’on résume la personnalité de Missak Manouchian (1906-1944). Si les principaux jalons de sa biographie sont connus, l’homme reste par certains aspects insaisissable à ceux qui voudraient l’assigner à une identité. Mort à moins de 40 ans, celui qui par deux fois a demandé la nationalité française aura passé plus de la moitié de sa courte existence en France. Était-il d’abord un communiste, avant tout un Arménien ou bien plutôt un immigré rêvant de s’intégrer dans la patrie des droits de l’homme ?

Missak Manouchian a 18 ans lorsqu’il débarque à Marseille en septembre 1924. La France a alors massivement recours à la main-d’œuvre étrangère. Le jeune homme, embauché comme menuisier sur les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer, n’est pas encore familier du monde ouvrier. Issu de l’Anatolie rurale, il devient un prolétaire sur le sol français après avoir été recueilli et scolarisé dans un orphelinat au Liban, zone d’influence française.

Moins d’un an après son arrivée, Missak fait le choix de rejoindre la capitale. Il se confronte à de nouveaux codes et apprend au contact de ceux qui l’entourent : des ouvriers français et étrangers. Le jeune homme s’ouvre à d’autres histoires que la sienne. L’univers de l’usine constitue une source d’inspiration pour le poète en devenir qu’est Missak. Le statut d’ouvrier rompt aussi la solitude du déraciné. Régulièrement au chômage alors qu’il maîtrise un métier, il fait le choix de ne pas s’établir comme artisan, à l’inverse de la plupart de ses compatriotes réfugiés en France qui optent pour cette voie après la crise des années 1930. Sans doute envisage-t-il l’artisanat comme l’espace du repli sur soi.

La vie en communauté

Tour à tour menuisier, manœuvre, tourneur dans l’industrie, monteur téléphoniste ou cireur de parquet, Missak cherche à assurer sa subsistance. Il veut aussi s’élever intellectuellement. Marqué par l’enseignement de professeurs qui avaient une haute opinion de la culture et des valeurs françaises, une inclination répandue parmi les Arméniens de l’Empire ottoman dont l’élite est habitée par les idéaux des Lumières, Missak avait découvert la littérature française à l’orphelinat de Djounieh, au Liban. A Paris, où il fréquente assidûment la bibliothèque Sainte-Geneviève, il parfait sa connaissance des classiques et se passionne aussi pour les auteurs contemporains dont des compagnons de route du PCF.

Il écrit des poèmes, anime une revue littéraire arménienne, noircit de ses pensées des carnets et fréquente des intellectuels, ainsi que des artistes aussi pour lesquels ce sportif à la silhouette fuselée pose comme modèle. Ces amitiés le mènent en 1931 à faire partie des premiers pensionnaires de la Cité nouvelle, à Châtenay-Malabry, une communauté utopiste et progressiste essentiellement composée de Français et de juifs Polonais. Chargé des courses et de la cuisine, le réfugié arménien passe désormais beaucoup de temps avec ses colocataires. Ce séjour de presque deux ans, au cours duquel Missak Manouchian dépose une première demande de naturalisation, joue un rôle majeur dans sa politisation et son intégration.

Lire aussi ce reportage | Article réservé à nos abonnés Le passé retrouvé de Missak et Mélinée Manouchian, qui entrent aujourd’hui au Panthéon

📷

Victime du génocide arménien, orphelin, Missak a conservé des traumatismes de son enfance une sensibilité qui, adulte, nourrit son aversion contre les injustices sociales et le porte vers le communisme. Cible d'une entreprise d'extermination, il puisera plus tard dans cette expérience fondatrice la force de combattre le nazisme.

Newsletter

« Politique »

Chaque semaine, « Le Monde » analyse pour vous les enjeux de l'actualité politique
S'inscrire

Missak est un survivant à l'instar de ses deux frères aînés, parvenus à rejoindre la France également. Mais Garabed, dont Missak est très proche, meurt en 1927. Marié et père de famille, Haïg, quant à lui, rejoint l'Arménie soviétique en 1936 lors d'un vaste programme de rapatriements en terre socialiste. Entretemps, Missak a rencontré Mélinée, l'amour de sa vie, orpheline et rescapée comme lui. Tous deux militent au Comité d'aide à l'Arménie (Hay Oknoutian Komidé, HOK) qui avait été fondé à Erevan après la prise du pouvoir des Bolchéviks en 1921. La diaspora naissante est alors divisée entre les indépendantistes de la Fédération révolutionnaire arménienne au pouvoir dans l'éphémère première République d'Arménie (1918-1920) et ceux qui considèrent la tutelle soviétique comme garante de sécurité face à la menace turque. Grossièrement, cette fracture reflète aussi l'opposition entre les nationalistes et les tenants de « l'amitié entre les peuples ».

Missak est de ceux-là. Rédacteur de la presse arménienne et membre de la direction de la branche française du HOK, il joue un rôle-clé dans la communauté arménienne. Mais s'il chérit sa culture, au point de vouloir compter parmi les auteurs d'une nouvelle littérature arménienne, il rejette le nationalisme. Son application à traduire en arménien des œuvres françaises témoigne avant tout d'une volonté de dialogue et d'échanges.

Incarnation d'un communisme rassembleur

Sympathisant communiste, Missak finit par adhérer au PCF au début de l'année 1934, à la suite de la tentative de coup d'Etat de l'extrême droite, le 6 février, qui marque les débuts de l'union de la gauche. C'est donc une fois le chapitre de la ligne sectaire « classe contre classe » clôt et la dynamique de l'antifascisme lancée, qu'il se décide à rejoindre la sous-section arménienne du PCF qui fonctionnait déjà depuis près de dix ans.

Membre de la Main-d'œuvre immigrée (MOI) du PCF, Missak Manouchian cultive aussi des liens en dehors du parti. Le couple qu'il forme avec Mélinée à partir de 1935 l'arrime beaucoup au HOK. Il se trouve au cœur d'une intelligentsia arménienne de gauche, également fréquentée par des personnalités non politisées ou dont l'aura dépasse les clivages partisans. Dans son entourage, Missak compte toujours des artistes, comme les Aznavourian (les parents de Charles Aznavour) des sympathisants anti-staliniens dont il devient un ami proche. N'ayant lui-même pas le profil type du militant de base, Missak ne s'arrête pas à la « pureté biographique » de ceux qu'il fréquente.

En 1936, il se lie avec Haïg Tebirian qui cherche à alerter la sous-section arménienne du PCF de la répression en cours en Union soviétique, notamment en Arménie. Membre du parti communiste en Egypte avant d'être envoyé à Moscou puis à Erevan, ce « kominternien » se trouvait à Paris depuis peu. Ses révélations dérangent, mais Missak le défend et le recrutera plus tard dans les FTP-MOI. Il en fera de même avec Arpen Tavitian (alias Armenak Manoukian), un ancien trotskiste échappé d'URSS, en France depuis 1937, qu'il rencontre en 1942 et qui lui raconte son parcours. « Il faut penser à Manoukian qui meurt avec moi », écrit Missak avant son exécution témoignant de la force de son amitié avec le partisan.

Avant de devenir résistant et d'entrer en clandestinité, Missak a voulu s'engager dans l'Armée française. Incarcéré dans la foulée du pacte germano-soviétique, il multiplie les démarches pour être mobilisé et obtient d'être incorporé en octobre 1939. La lecture du conflit que Moscou impose à cette date n'entame en rien la haine que les militants de la MOI vouent au nazisme et au fascisme. En janvier 1940, depuis son régiment du Morbihan, Missak sollicite la nationalité française pour la deuxième fois. Au même moment, il reçoit la missive d'un copain qui, partageant son souhait d'une défaite allemande, l'encourage : « On les aura. La victoire n'est pas loin. »

Lire aussi l'entretien | Article réservé à nos abonnés Denis Peschanski, historien : « Avec Manouchian, ce sont les "vingt-trois" du procès et tous les résistants étrangers qui entrent au Panthéon »

☞

Dans la lettre poignante qu'il adresse à sa compagne, le 21 février 1944, avant d'être conduit

au Mont-Valérien avec ses camarades pour y être fusillés, Missak évoque la paix prochaine, parle de bonheur, de fraternité, de liberté. Des valeurs qui résument l'héritage qu'il entend laisser. Il imagine aussi ses poèmes publiés, sa mémoire et celle de ses compagnons d'armes honorée. « Moi je suis foutu mais toi il faut que tu rendes la société moins injuste », a-t-il aussi confié au jeune Julien Lauprêtre, futur fondateur du Secours populaire, arrêté comme lui en novembre 1943.

Astrig Atamian est historienne et chercheuse associée au Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC) à l'EHESS. Elle a consacré sa thèse de doctorat aux communistes arméniens en France des années 1920 à 1990, travail prochainement publié aux Presses universitaires de Rennes. Autrice de notices biographiques pour « Le Maitron, Dictionnaire du mouvement social et ouvrier de 1940 à mai 1968 », elle participe aussi au projet Causimmi qui vise à étudier la « cause immigrée » de 1968 à nos jours. Elle a coécrit, avec Denis Peschanski et Claire Mouradian, Manouchian : « Missak et Mélinée Manouchian, deux orphelins du génocide des Arméniens engagés dans la Résistance française » (Textuel, 2023).

Cet article est tiré du « Hors-Série Le Monde : Résistants », février 2024, en vente dans les kiosques ou sur le site de notre boutique.

☞

Astrig Atamian

Contribuer

☞

Article réservé à nos abonnés Le passé retrouvé de Missak et Mélinée Manouchian, qui entrent aujourd'hui au Panthéon
Quatre-vingts ans après son exécution et celle de ses camarades au mont Valérien, Missak Manouchian ainsi que son épouse, Mélinée, seront inhumés le 21 février au Panthéon. Désireuse d'en apprendre davantage sur le destin percuté de ce couple, leur petite-nièce Katia Guiragossian a mis ses pas dans ceux de sa grand-tante. Ils l'ont menée à Erevan, en Arménie, jusqu'à de

Article réservé à nos abonnés Denis Peschanski, historien : « Avec Manouchian, ce sont les "vingt-trois" du procès et tous les résistants étrangers qui entrent au Panthéon »
Il est temps de souligner le rôle essentiel, dans le combat contre l'occupant, des résistants communistes des FTP-MOI (juifs, Polonais, Espagnols, Italiens, Arméniens...) qui, fuyant le fascisme ou le nazisme, ont pris les armes, observe l'historien dans un entretien au « Monde ». En voulant les dénoncer avec l'Affiche rouge, la propagande allemande en a fait

☞

Vidéo. Missak Manouchian, un immigré communiste au Panthéon

Vidéo - Rescapé du génocide arménien, arrêté et fusillé par l'armée allemande, à 37 ans, Missak Manouchian, « accompagné de Mélinée », son épouse, entre au Panthéon.

Envoyé depuis l'application Mail Orange